

Régine Detambel

LA MODELISTE

Première édition : Julliard, 1990.

© Régine Detambel

... la peur – l’appréhension terrifiée qui semble donner existence à ce qu’elle combat avec le plus d’ardeur ; qui l’impose même à proportion de l’adresse qu’elle met à s’en défendre...

Pascal Quignard

PREMIERE PARTIE

LA ROBE FANTAISIE

Sur la moquette claire, laine mouillée de taches de fraîcheur en triple auréole parfaitement concentrique, chaque aiguillée se détache et se ramifie avec une prestigieuse netteté. Une bobine bleue a roulé, s'est défaite, comme sous la griffe attentive d'une chatte. La boîte à couture, copie d'une antique malle corsaire, vernie, s'adosse à la bibliothèque.

Coline a disposé, contre les reliures de l'encyclopédie, toute une panoplie de bobines vides ; en minces colonnettes les a empilées. Certaines sont mâchonnées et portent la morsure insistante d'une canine ; les plus allongées semblent faites de quelque matière fluide ou friable, soudain durcie puis trouée, çà et là, par l'obstination de la même canine qui creusa de part et d'autre, jusqu'à la perforer, la surface offerte et nue. Les plus puissamment bombées opposèrent une résistance efficace. D'autres bobines sont fendues, d'autres encore fêlées, la plupart intactes.

Coline est assise à la grande table. À sa portée, une pelote à épingles aux têtes enrobées d'une feuille métallique incolore et brillante. La pelote, bourrée de mousse, évoque une moitié de lune dont la corne visible serait en rabane, la face cachée recouverte d'une cretonne fleurie.

Coline est droitière. Sa paume est devenue rugueuse. Elle tient une aiguille à broder.

L'aiguille est froide, sinon cruelle. Pourtant, des rayures mordorées surgissent, s'y hasardent. Elle est creusée d'une multitude de cavernes, minuscules, étincelantes, qui multiplient la faculté de réfléchir la lumière et de l'exaspérer. Ces parois, corrodées par la sueur, conservent juste assez de leur surface lisse et première pour rappeler qu'elles furent parfaites, sans nulle aspérité. De l'aiguille pure, disons originelle,

ne subsiste, à première vue, qu'une rafle grêlée, néanmoins toujours aussi intraitable et lucide, fouillant avec avidité et sans y prendre garde – aussi bien la chair que la soie – une matière sans cesse renouvelée.

Décrire minutieusement toute l'étendue de la moquette (de la plinthe à la porte et, longitudinalement, de la bibliothèque à la chauffeuse), celle de la table, celle enfin des mains de Coline, fissurées, crevassées par une terrible dessiccation et qui paraissent à la seconde retirées d'une décoction de braise, équivaldrait à égrener une passion de sept années. Elle pourrait se mesurer, cette passion, sur une échelle de lassitude, en intensité de douleur.

Combien de piqûres, toutes exquis, implacables comme une méthode d'acupuncture ?

Combien de gouttes de lymphe perdues à la pointe de l'aiguille à broder ?

Combien de traîtrises que n'a pu parer l'étroite cote de mailles à l'extrémité d'une phalange ?

Toute la chirurgie de la nervosité s'exerce sur les mains de Coline ; et l'aiguille et les mains, dans une insatiable pratique, se sont mutuellement façonnées : l'aiguille usée s'est amincie, la paume s'est écrasée et ouverte. Ajouter à cela la torture ponctuelle de la machine à coudre, la poussière textile sans cesse en battue et qui fait tousser, la discipline corporelle qu'impose la broderie : tête perpétuellement penchée, crampes tenaces à l'épaule, lèvres gercées par l'attention, paupières brûlées par la lumière blanche de la soie...

L'aiguille, une fois lancée, a tissé des croix, des épines, et ces petites traces de coloriste pointilleuse qui déposent sur la toile une substance faufilée n'ont cessé de revêtir et d'accroître, de changer la mousseline en une forme charnue. Ces mailles serrées, que la trame et la chaîne se renvoient comme les cavalières de la valse, souples, rapides, donnent à voir aujourd'hui la cible éclatée d'une chimère. L'architecture concertée, la géométrie de contrebande, les perspectives joueuses ont fait de chaque broderie des éclaboussures et des projections de dentelle, des explosions, des pyrotechnies fabuleuses, des cimes de montagnes impraticables, des draperies d'aurore boréale, des fosses banales et des poches profondes,

des ailes de chauve-souris, des nageoires de raie, des palmes d'oasis dont les bandes superposées suivent docilement les coutures. La simulation de la vie, celle de la corruption, est parfaite. Une légion de forces, qui avait sept années pour elle, les amassa, les altéra, les épaissit, les effila, aiguillée après aiguillée, les fixa dans une course toujours éperdue et toujours immobile, parfois accidentelle, jamais énigmatique. Et de ces broderies dont aucune n'excède la superficie d'une pièce de vingt lires ou d'une monnaie de fouille (frontière où la substance et la figure qui la contient prennent apparemment fin à la même seconde), la robe en compte des centaines.

Coline n'a pas seulement soigné les parties exposées de l'oeuvre mais la moindre doublure, la voûte secrète des emmanchures, la rondeur intime de l'épaule, l'épaissir des épau-
lettes, les pinces, les coutures armées d'une chaînette plombée qui ajoute encore à l'attraction naturelle de la robe pour la terre. La ceinture, les boutons, la coquille, les roses qui s'agrafent sur la poitrine sont également brodées. Ainsi, l'aiguille a saisi une cellule de fourmi et l'a emprisonnée, juste avant la mitose, dans une invisible retouche, une touffe d'herbe est à jamais couchée sous la patte d'encolure, une méduse bifurquée s'abîme dans une pliure.

Et la couleur ne pèse pas. La robe volante, où mousseline et soie réparties en d'égales proportions ne montrent plus une seule parcelle de blancheur vacante, a la légèreté d'une capeline et la lente sinuosité d'une écharpe.

Hébétée, bossue de fatigue, Coline s'est levée. L'aiguille à broder, elle l'abandonne à la moquette, l'ultime aiguillée. Surtout ne pas regarder la robe, pas encore, qui ressemblerait trop, dans la chambre sombre, à une dépouille tatouée, une huile baveuse. Si elle était lourde et sévère. Impossible à porter, étouffante, elle ferait excessivement transpirer. La soie piquerait la peau, la mousseline la glacerait. La confiserie grise de la naphtaline dessècherait la bouche...

Alors Coline essaie d'écrire, sur sa vieille gazette intime dont la couverture cadencée s'ouvre avec une clé dorée : « J'ai terminé la robe. » La plume inoxydable aux mains déshabituées se manie comme une arme blanche. L'écriture est maladroite et tordue et dardée, tellement que la feuille est trouée. La nappe en est tachée. Elle parvient tout de même à coudre une becquée d'encre mais les lettres sont inégales et flottent en deçà des lignes violettes. La base accentuée des voyelles se lie difficilement aux protubérances déjà hautes des consonnes. Coline eût préféré une écriture aveugle, lentement perforée à la pointe de l'aiguille.

Si elle avait accordé à la robe la faveur d'une contemplation, elle aurait vu que les broderies pouvaient se lire — et bien plus aisément qu'une calligraphie —, se décoder, parce que leurs places fortes, leurs zones d'influence dépassent largement la circonférence imposée de la pièce de monnaie. Elles s'assemblent, se versifient (là, une plante octosyllabique), s'embrassent, riment, se bouclent, se compartimentent (celles de la manche droite atteignent l'ampleur d'une vague de mer chaude miniaturisée par la distance), essaient (cette pyramide basse, couronnée de flammes courtes et qui orne une boutonnière, répond, en quelque sorte, à la coiffure de Sémiramis située juste sous la taille), se ligaturent, se replient si inextricablement sur elles-mêmes qu'elles finissent en nettes allusions à leur propre forme.

Une fois les terres et les provinces arpentées, les régions unifiées, les nations réconciliées et libres de ségrégation, la robe se lit tout entière comme une mythologie depuis longtemps manquante. Et si Coline s'était complu à l'analyse mathématique, elle aurait su que les broderies, dans leur progression insolite, obéissaient en vérité à une suite arithmétique de raison proprement dépourvue de sagesse.

Mais, au demeurant, la robe est charmante, remplie de surprises et d'inventions pour quelque coquette désinvolte qui s'en tiendrait aux couleurs, à la matière toujours de saison.

Avant de l'étaler soigneusement sur la chauffeuse, Coline la déclare, lui donne une date de naissance officielle, en somme la baptise, mais aucune fée radieuse ne se penche sur la robe, les sorcières jalouses ne répandent pas, sur les bobines érigées en colonnes, la bave des vipères. Non plus d'étiquette irritante comme celles de boutiques de confection (laver à basse température, ne pas détacher à l'eau chlorée, repasser à l'aide d'une pattemouille) qui tendent les plus jolies toilettes à la mâchoire des essoreuses. Et l'oeuvre, Coline ne l'a pas signée. Simplement elle murmure la petite tirade, composée pour l'occasion :

– Tu te nommeras Robe Fantaisie, pour la tortue d'Alice. Surtout pour les larmes de la tortue. Pour la lenteur et la vieillesse. Aussi pour les paupières brûlées des tortues qui pendent sur les plages désertes. Pendant des semaines. Et ça ne sert à personne. Mais moi, je t'habiterai.

Elle dit puis elle s'incline et prend la robe par les épaules. Sur la platine tourne une valse brillante qui feint l'insouciance, change sept années en lubie passagère, maquille l'ascèse en pirouette de danseuse. Moins de gravité dans l'histoire, moins d'étapes éprouvantes hérissant la genèse, de la toile vierge d'origine à la Robe Fantaisie.

LA SALLE D'EAU

Avant d'entrer dans la salle d'eau, scène obligée de toutes les expériences touchant aux formes, aux mesures de ces formes, à leur façon de saillir ou de se casser, Coline mange une assiette de poudre de purée, les fractures terreuses d'une gaufrette. Maintenant, elle prend une douche très chaude qui accentue encore la vraisemblance de la brûlure éprouvée à la paume.

Devant la glace elle s'essuie.

La peau est d'abord une matière morne, mais une observation plus approfondie révèle l'étonnante géométrie des veines, en somme la cartographie sanglante sous l'écorce mince qui la retient. Et puis c'est l'opulence des sphères, convexes ou concaves, libres cette fois, qui la déconcerte et qu'elle détaille sans complaisance. La corolle en expansion qui ouvre les hanches à l'impudeur d'une croissance hâtive. Les alvéoles mielleuses des aisselles lorsqu'elles sont blondes se hérissent, même fraîchement épilées, de crevasses qu'elle sait déjà pleines de nouvelles pousses. Les mousses pubiennes, condamnées à la fièvre de proliférer, ont les nuances ocres et brunes des fougères et la nymphe s'y détache comme pourpre sur ardoise. La veine saphène est bleue, verte la fémorale dont l'aine palpite. La chevelure est loin d'être unie, c'est même la plus extraordinaire conférence des couleurs de l'argile. Et les taches de rousseur. Et les lèvres qui ne sont pas pareillement irriguées. Quant aux mains, elles se marbrent à la moindre baisse de température et, dès la première chaleur, virent à l'écarlate. La palette des émotions ne farde pas plus discrètement joues et pommettes.

Coline se rafraîchit avec une boule d'ouate hydrophile imbibée de lotion à la camomille et quitte la salle d'eau.

Elle n'essaiera pas la Robe Fantaisie.

Lorsqu'elle dessinait pour une revue de mode et, plus tard, quand elle créa ses propres lignes vestimentaires (tenues sportives, sahariennes, même des bottes cavalières à tige peinte), Coline étudiait les allures, la gestuelle, la distribution des masses musculaires et leur physionomie sur une poupée géante, écru, pisseuse et délavée, toute de matière plastique, qui n'avait ni bouche ni oreille et semblait peu faite pour la marche. Par contre, elle était honnêtement articulée et se prêtait de bonne grâce à toutes sortes d'acrobaties figées.

C'est cette écorchée que Coline pose sur la table.

Elle l'époussette, l'assouplit. Puis elle lui propose, en manière de reconnaissance, les quelques attitudes qu'elle avait coutume alors de lui faire prendre : mains jointes en prière sommaire, une jambe tendue l'autre pliée, l'épaule contre la joue... Enfin, elle saisit l'étope acrylique de la chevelure et couche la tête pour faire battre la brosse ciliée des paupières.

– Elle est pour toi la Robe Fantaisie, tu la voudrais ?

Elle pince trois épingles entre ses lèvres, de sorte qu'elles rentrent bizarrement comme celles d'une vieille femme sans incisives. La robe s'enfile aisément. La poupée, mains sur la tête, la laisse glisser jusqu'à sa poitrine figurée. Ensuite l'ouverture se réduit. Coline doit tirer sur la soie avec des précautions de sage-femme, estimer la pesée nécessaire, la poussée. Ses lèvres serrent encore plus les épingles qui les marquent d'une traînée exsangue. Une fois passée la taille, la robe se déroule, presque se dévide d'elle-même. Elle atteint la cheville.

Coline rectifie une ondulation trop oblique, supprime une pince exagérément évasée. Elle recule, elle prend ses aises pour voir.

La rue consent à la chambre une miséricorde de lumière artificielle. Ténèbres incomplètes, somnolence, errance, l'insomnie roule Coline contre l'alèse froissée. Elle l'adosse rudement à la literie cagneuse dont la moitié inhabitée sert à entreposer les piles de revues de mode. Coline réchauffe des

couvertures glacées aux arêtes mordantes. Elle ignore leurs attaques, les marques rouges sur ses cuisses. La honte, forte comme une espérance de vie désormais perdue, amputée de sept révolutions, la cuivre d'une armure qui l'éblouit.

La Robe Fantaisie est recroquevillée sur la table. La poupée sourde et muette, dans sa nudité morte, s'est réfugiée sous une commode, l'épaule défaite, la poitrine trouée, lacérée de pointes d'aiguilles, épaisses, aiguilles à repriser, aiguilles à tricoter, larges, vaudou.

De très jeunes filles, trahies par sa mémoire, défilent sous l'alcôve et Coline les agace, les appâte, les entraîne pour les éliminer d'une simple grimace. Elles courent s'abriter sous l'aile de la rue qui les illumine et reviennent ensuite, par la fenêtre, embuées, étalées, répandues, évaporées.

Natacha, elle, porterait bien la Robe Fantaisie. Très blonde et pâle. Non, joues trop rouges, et puis elle larmoie sans cesse.

La pluie écoute ce qu'amplifie une brise marine. Elles s'évanouissent dans les flaques, ces filles molles de revues.

Sylvie est trop grande, et trop haute la voûte de sa chevelure, trop longues les jambes depuis l'attache des hanches jusqu'aux lunules chaussées. Bien sûr, elle vit et sa chair se déforme mais, vraiment, elle est trop grande. Cathy a les lèvres orange et des ballerines dorées. Stéphanie cerne ses paupières de poudre noire, sans cela elle n'est pas belle. La Robe Fantaisie ne supporterait pas ces lignes immuables qui isolent la cornée.

De revue en revue que la mémoire feuillette, Coline pénètre dans la zone ensommeillée où des femmes, mi-poupée mi-statue, blanches, aux lèvres blanches et qui ne respirent pas, l'intriguent et la caressent dans une impulsion sacrilège. Elles sont dryades, naïades, océanides et néréides, toutes vêtues d'une Robe Fantaisie. Et ces femmes dont l'identité, la race, même la divinité s'effacent et se fondent sous les broderies, posent, grandes comme des natures sur une épave

sous-marine. Elles chantent, sans trêve et sans la moindre respiration, leurs amours avec des reines aquatiques, des grenouilles, des salamandres tigrées. Les musiques, les larmes, toutes les matières de mousson, elles les ont salées, emprisonnées, cristallisées dans une gemme de poitrines immobiles. Elles étouffent avec grâce. Leur agonie est une beauté.

Coline les entend, leur réclame ne serait-ce qu'une histoire plagiée qui contera la gloire de la Robe Fantaisie. Mais les Filles Blanches dont les inutiles branchies sont des barbes pendantes tendent des nacres polies où jamais jamais Coline ne prend forme. Elles gobent des limaces qui engluent leur voix, des guirlandes de mouches ; alors leurs jambes se soude : elles tombent et la Robe se déchire à d'invisibles roches. Les broderies éclatent en écailles d'ablette disséquée dans une pale d'hélice.

Personne n'est penché sur Coline. Personne ne lit la peur par-dessus son épaule. Sur sa lèvre inférieure, elle mord une écume rouge.

La lumière restitue la chambre de la veille. Elle souffle par les fenêtres l'haleine des nuits tôt secouées. La literie est tirée, l'alèse dépliée. Coline déchire les pages des revues. Pour les détruire, les hacher, n'en rien garder qu'une éphémère coulée tapissant la gorge, vite happée, engloutie dans la fonderie digestive, elle en fait des boulettes qui se salissent comme de la maladie. Quand elles finissent par ressembler à des statues de pâte grise, elle les mâche. Quand ses joues se dégonflent, elle avale.

Elle vomit des secousses fiévreuses dans la vasque de la salle d'eau. La bile qui vient par saccades verse une pluie alcaline sur les plaies vives de la main. Elle ne sait pas laquelle de ces douleurs est de moindre importance. La salive l'opresse. Elle doit déglutir quinze ou seize fois avant de pouvoir à nouveau respirer normalement. Avec une éponge, elle re-

pousse vers la bonde les Filles Blanches de la nuit. Et elle rince.

Sous la robinetterie qui fuit, Coline pose par habitude une azalée à l'épaisse ramure. Les rigoles se gonflent autour de la tige principale puis la terre absorbe et se détend.

Dans une théorie de fioles habitant l'armoire de toilette, Coline cherche la menthe forte. Elle boit, crache une gorgée tiède sur les fleurs d'azalée.

Une jeune fille falote et souvent triste. Qu'elle nage, qu'elle chante si elle veut, mais qu'elle respire et cela suffira.

LA TERRASSE

La rue Clémence-Royer, débaptisée l'année dernière, puis renommée rue des Glycines pour embaumer les maisons mortes, est la plus passante de la ville basse, cernée d'une muraille, touristique et déjà estivale. Des arches élèvent les pierres noircies qui bordent la galerie marchande (épicerie fine, cigarettes, presse, librairie, coiffure mixte...). Plus loin sèchent les ruines d'une filature fondée en 1816, peinturlurées et couvertes d'affiches électorales. De la pierre donc, une fontaine, une église, des maisons anonymes ou vainement célèbres. Les cloches de l'institution Notre-Dame, école privée de jeunes filles, sonnent la récréation de dix heures.

Passé une robe rouge dans une voiture décapotable.

Coline est assise à la terrasse d'une brasserie, face à la porte de l'école qu'une Vierge surplombe, debout, les mains vides.

Passé une maîtresse femme, massive : « Allons, viens ici, dépêche-toi. » Elle s'adresse à une chienne reniflant.

Les villes sont bâties pour nantir les heures d'une apparence de réalité, surtout ces heures d'attente que la raison déplore parce que la fin échappe. Sur la table de tôle blanche, une infusion aromatisée à la mandarine.

Passé un aveugle menant sa canne.

Coline n'aime pas la ville, non plus les foules distribuées en paires par les bornes compissées, mais la quête matinale, à

peine entamée, déjà chaude de promesses, reposante, à la manière d'une énigme mineure. Qui portera la robe ?

Passé une lointaine, une inaccessible beauté, noire et parfumée. Coline se lève. Elle fait de sa main une éloquente marionnette, et la laisse retomber, sans expression. La beauté noire suce une glace à la fraise saupoudrée d'amandes grossièrement moulues.

Accalmie totale. Plus une seule semelle battante.

Désœuvrée, Coline observe maintenant la Vierge. Les draperies peintes dont on l'a affublée semblent maladroitement soutenues par les minces clavicules. Et l'érosion, plus que la gouge, a marqué les salières.

Passé une marchande des quatre-saisons.

Alors en pensée, une pensée de couturière, tout à sa besogne, voilant, enrobant, décolletant, Coline habille la Vierge de la Robe Fantaisie. Ses épaules sont franchement ingrates, il faudrait renforcer les coutures, doubler les épaulettes d'une nouvelle couche de mousse. La carrure n'en pâtirait pas sauf si elle devait trop mordre sur la largeur des hanches. La poitrine est celle d'une sportive : haut suspendue, encore stérile, planètes vides aux aréoles creuses. Mais la Robe Fantaisie pourra s'ouvrir suffisamment pour réincarner la mamelle destinée, plus tard, à la divine tétée. La fascination est amorcée. Tant pis pour la fiente des colombes et les coulures de rouille. Une mèche s'est rompue sur la voûte frontale, sûrement la chute d'une tuile, celle d'une cheminée, tant pis. Mais comment s'emparer de la merveille ? Les Ecritures et les Prophéties n'ont jamais mentionné, après tout, la teneur de la peine qui guette les voleuses de Vierge. Ce ne serait qu'une nouvelle assumption, moins angélique certes, mais inspirée par une passion toute sororale. La Vierge se serait posée sur la grande table. Coline découdrait la Robe et la remodelerait, pièce à pièce, sur la silhouette minérale. De ses mains profanes, elle la recoudrait, puis, avec une attention dévote, elle

libérerait les pinces à la taille pour la grossesse annoncée. Mais comment estimer la sphère d'une gestation suprême ? Retoucher peut-être, retoucher sans cesse.

Passe une femme enceinte, qui glisse sur la bordure moussue de la fontaine et se rattrape en criant à la manche de Coline. Elle la déchire. La tasse, la tisane qu'elle contenait, la petite cuillère qui tiédissait se sont renversées sur la jupe de la dame qui a peur d'accoucher là, brutalement. Parce qu'elle voit les taches mandarine sur sa jupe, elle dit qu'elle a perdu les eaux.

Réfugiée dans la brasserie, Coline demande une autre boisson. De là, elle surveille la porte de l'institution. La Vierge a disparu derrière les vitres sales. La Robe, immaculée, attend toujours dans la penderie.

Passe une fillette à courtes nattes et portant une baguette. Passent des jumelles ployant sous des gibecières gonflées de chemises cartonnées. L'une d'elles tient une grammaire latine et conjugue des formes passives. La fourmilière de l'institution, comme les Filles Blanches de l'autre nuit, défile devant Coline. Et ces adolescences tout juste commencées, ces blondes qui bruniront, ces jambes qui n'ont pas encore assez grandi, ces jolies proies de libido, s'étirent sur toute la longueur de la rue. La joie des sorties de classe jaillit d'une seule et même gorge. Quelques aurores allongent la cheville sur leur bicyclette neuve.

Coline a payé les consommations. Elle croise les fillettes en rentrant chez elle. Dans leur nouveauté, elle a senti la mort. Elle a perçu l'horreur de ce qui ne leur est pas encore arrivé. Joyeuses, joyeuses, incohérentes et désordonnées, elles dansent. Et leur curiosité coasse, leur cupidité de savoir ne résout l'équation d'aucune inquiétude. D'ailleurs, quelle inquiétude ? Coline les frôle et leur peau semble bondissante. Elles ne portent aucune inscription, elles ne sont à personne ces peaux de collégiennes, ces robes inodores, sans saveur affirmée, sans fantaisie autre que clinquante ou juvénilement accessoire, et pourtant déjà trop portées.

Coline goûte une liqueur à la myrtille. Des semaines que la sonnerie de l'institution ne lui fait même plus lever la tête. La Robe Fantaisie s'empoussière mais les broderies ne perdent pas une once de leur force surnaturelle. Leur monstrueuse délicatesse, si elle ne survit pas à Coline, l'accompagnera sûrement, comme une parole de récompense, jusqu'à la poussière terminale.

Passent une infirmière pressée, une cycliste en sueur, une retraitée en pantoufles et robe de chambre veloutées.

Puis ce sont les vacances de Pâques. La chaleur fortifie ses positions et semble sourdre des murailles. Les cloches de l'école sont paisibles.

Passé une estafette rouge et gris, immatriculée dans l'Oise, qui se gare devant la brasserie. Et là, presque à la veille de la sérénité, à la minute où elle allait toucher à une sorte de vie végétative de la pensée, la Robe Fantaisie oubliée, l'inconnue tranquille et modeste dans une ville perdue, désormais sans importance, à la seconde où elle comptait ourdir de nouvelles broderies, réparer la poupée géante et tailler l'azalée, Coline rencontra Frédérique. Elle rencontra Frédérique et toutes les autres, serrées comme une colonie de vacances, sautant de l'estafette avec leurs provisions de premières cigarettes et de barres chocolatées.

De cette invasion lycéenne qui la laisse d'abord impassible, puis soucieuse d'affronter une jeunesse plus polie, plus foncée, plus dense, plus prémonitoire de sa destinée que les collégiennes informes et criardes de l'institution, elle gardera l'empreinte éclatante et somptueuse sur une circonvolution de mémoire.

FREDERIQUE

Les lycéennes ont encerclé la table la plus proche de la fontaine. Elles parlent sans la moindre retenue et si fort que Coline sait déjà la mésaventure de Lydia, celle qui rougit, ne fait que rougir. Une chaleur molle, pleine, presque unie et régulière, et, comme n'importe quelle marée, respectueuse des phases de la lune, fait peser sous la ceinture de sa salopette la roue d'une antique barbarie. Pour elle, qui supporte avec fierté cette obole de la nature, copieuse recette en définitive, ne laissant ni paix ni trêve, les promenades sont tortures quand elle voudrait se coucher, une bouillotte clapotant sous la chemise de nuit.

Mireille est la plus grande, aussi la plus âgée. Elle s'offre une paille dans une orangeade et la plus jeune de ces filles, vraiment la plus gaie (Géorgie), dansant, agitée, demande une nouvelle carafe d'eau.

Frédérique ne dit rien. Elle sourit, avec des fossettes, de son impatiente nostalgie. Garnissant sa valise, elle n'avait songé qu'à ce qu'elle n'emporterait pas, ces marques essentielles qui définissent son appartenance à une ville de l'Oise, une maison dans cette ville, et, dans cette maison, une petite pièce douillette apte à la préserver des embûches, des cours fâcheuses, des aventures, et qui devaient rester, comme géant son absence. La somme des futilités chargées dans l'estafette n'est donc qu'une corbeille de marchandises, denrées consommables ou utilitaires.

Ce qui se dissipe chez ses amies de leurs attaches familiales dans des pitreries et d'excessives manifestations de gaieté, se concentre chez Frédérique dans une prunelle incertaine, hésitant chaque fois à se prononcer, refusant presque d'être envahie par des images étrangères. Elle a cependant remarqué Coline, à cause des mains qu'elle tient ouvertes. Elle s'inflige aussitôt une devinette : quelle est la profession de la jeune femme assise à la table d'à côté ? Ces lignes grê-

les, flottantes et qui se superposent à celles routinières des cartomanciennes, par quelles terribles ronces ont-elles été griffées ? Une chimiste qui aurait par maladresse renversé des cornues pleines d'une solution acide ? Ou bien une potière, la terre brûlante signe parfois son insoumission. Une ménagère fâchée avec la coutellerie. Elle ne sait pas.

Engluée, aplatie, immobilisée par une clé ou une strangulation éternelle qui lui interdit de s'enfuir, même de lever la tête, Coline se laisse pour ainsi dire fouiller. Ne lui reste que la pudeur de refermer ses mains comme on replie une lettre après l'avoir fait lire, après qu'elle a servi.

Elle espère une catastrophe, soudaine et salvatrice. Que la chose béante qui s'ouvre au-dedans de moi se referme vite, vite, très vite et sans inscrire de plaie qui bourgeonnera, etc. Elle voudrait n'être encore qu'à la première broderie, même remonter plus loin, à la première esquisse de la Robe Fantaisie, et, encore plus loin, à la première idée, quand la boîte à couture était vide, la mercerie en construction, quand les bobines n'existaient pas, la soie non plus, quand l'Europe n'avait pas inventé la Chine, quand l'Histoire n'avait pas envahi l'Europe, quand les femmes brûlaient les aiguilles qui tapissent les forêts, quand la première vie, amibienne et tenace, fomentait paresseusement l'ère qui engendrerait Frédérique.

La devinette est décidément trop difficile et Frédérique se lasse. Elle additionne mentalement : une grenadine plus une orangeade plus quelques bières brunes. Quatre ou cinq pièces de dix devraient suffire. Coline peut se reprendre. Elle repousse la table. Elle croise les jambes. À elle maintenant d'apprécier sa victime. D'abord la gagner, maintenir la trappe grande ouverte, mimer la danse des flammes qui attirent les phalènes. C'est la rançon qu'exige la Robe Fantaisie.

Sa décision était déjà prise quand Frédérique a parlé. Une petite phrase énigmatique qui devait répondre à une plaisanterie de Mireille ou de Géorgie. Et Coline a volé, dans une cacophonie de vaisselle heurtée, une trivialité subtile. Elle a saisi l'inflexion de cette voix venue s'ajuster, comme une gaze parfaitement taillée, à la blessure pansée en hâte avec la charpie stérile de la Robe Fantaisie.

J'ai envie de poser nue, disait Frédérique. Et sa voix était la seule surprise.

En elle, aucune autre image ravissante. La chute des épaules, la minceur de la silhouette, la tiédeur de la chevelure, la découpe de la bouche sont universelles. De même sa pose, sa façon de boire, d'observer, de s'absorber, sont des portions d'anthologie. C'est-à-dire qu'elles correspondent toutes, non pas à des banalités, mais à des compositions idéales, ruisselant de neutralité, parfaites. Frédérique n'est ni lunaire, ni mercurienne, ni vénusienne, mais elle est tout cela, à la fois et avec certitude. Comme si les traces en elle avaient disparu d'une sourde progression, d'une lente détermination, d'une différenciation sévère, de l'amibe, à laquelle Coline pensait tout à l'heure, à la lycéenne. Si une monographie de la Création donnait à lire, depuis l'improbable côte, la diversité des gammes ascendantes, la longue cordée des races gravissant l'échelle de l'évolution, la distribution hasardeuse qui fournit les impérissables, les superbes, les charmantes, les grotesques ou les divines, chacune offrant à la critique sa moisson héréditaire, Frédérique en serait la préface ou la page de garde. De cette oeuvre louable et probablement infinie, elle serait également la couverture, la source d'inspiration et la règle perdue.

Nulle conclusion, nulle chaîne impliquant Frédérique à la soudure de ses mailles, nulle copie possible. Non plus de gemmiparité, de ressemblance avec une parenté réelle ou imaginaire.

La raison en est oubliée, peut-être même inexistante, fortuite, insignifiante (une averse, une bousculade, une allumette quémandée) mais elles se sont parlé. La chaleur se réverbérait sur les tables blanches quand Frédérique a quitté sa chaise pour s'asseoir près de Coline. Essayer une robe, cela me plairait. Pour quelle maison de couture travaillez-vous ? J'ai brodé une taie pour ma grand-mère, des initiales gothiques. Ourlé toute seule mes trois jupes...

Et Coline répond en hochant la tête pour ne pas risquer de mentir. Quand elle doit promettre des photographies et des entrevues, des gloires impossibles, des tournées illusoires, elle regarde la fontaine et les plaques de mousse arrachées qui pourrissent sous des grappes d'araignées. Et pour mieux refermer la souricière, elle tend une revue, la seule qu'elle ait gardée de la nuit des Filles Blanches, parce qu'elle y figure.

C'était une année de guerre pour l'Amérique. Des boucles d'oreille rondes comme des baies, des frises aujourd'hui démodées, de fausses corniches, des fleurs mille fois répétées et qui caracolent sur la cretonne. Des tuniques en cascade, en volutes, en torsades. Et parmi ces dames nobles, gracieuses ou impérieuses, Coline montre ses jambes dénudées jusqu'aux cuisses, des cuisses pleines que la lumière aiguillonnait.

LA ROSERAIE

Coline se rappellera la roseraie derrière une tour de fausse obsidienne. Elle se rappellera les résines dont elle apprit à Frédérique l'identité vernaculaire, une grille verte aux arabesques compliquées collectionnant les feuilles mortes comme une fileuse de quenouille vide, une corde à sauter hors de portée sur une branche.

Et la voix de Frédérique, sa seule voix, quand elle viendra la harceler avec ses flèches d'amazone, Coline retournera à la roseraie et ses semelles tireront de la route une résonance de pierre friable.

Frédérique est appuyée contre une porte donnant sur la rue des Glycines, une porte métallique condamnée depuis si longtemps que la rouille a bouché, effacé, inclus dans la masse, et serrure et clenche. L'entrée officielle de la roseraie, celle qu'elles ont empruntée, se situe plus haut dans la ville. Elles ont dû longer la patinoire et les cuves gigantesques de la cave coopérative.

Frédérique essaie de sourire comme le voudrait Coline. Elle se tourne, elle dégage sa nuque, secoue la blondeur de ses tempes, montre qu'elle sait cambrier la taille, marcher en se tenant très droite et Coline prend des notes, reproduit avec une pointe bille une chorégraphie de routine. Penche-toi en avant. Fais comme si tu cueillais une rose. Regarde la tour en plaquant les mains aux hanches.

Frédérique écoute attentivement. Elle pense à la photographie.

Si Coline la soumet à cette épreuve, c'est pour mieux asseoir encore sa propre certitude, matérialiser la fin de la

quête dans une exhibition de comédie et se promettre l'évidence d'une satisfaction.

Cette foi en l'intuition qui l'a poussée vers Frédérique, elle veut l'étendre en elle-même, profondément, jusqu'à se faire rire pour conjurer la peur quand Frédérique lisait dans ses mains les pages à venir de l'oeuvre commune.

Et elle rit, Coline, elle rit de voir Frédérique agenouillée dans la cendre, réclamant une marraine, une citrouille et une montre pour ne pas oublier la mi-nuit.

Alors la Robe Fantaisie est une pantoufle de fourrure grise.

Pour chasser une guêpe ou une rêverie plus bien venueuse (l'esquive est identique), Frédérique joue une pantomime qui ouvre toute grande la corolle de son aisselle. Exactement une rose, une poche hermétique et transparente d'où l'on voit la pureté menacer de bouillir à la moindre sollicitation. Coline abandonne la pointe ville et les silhouettes dégingandées de styliste. La rose ne vivra pas sans se briser, ternir, faner. Elle ne veut pas la voir moisir ou sécher dans la Robe Fantaisie comme une coquille de noix que la vieillesse rendra légère et craquante quand elle est d'abord gorgée de l'eau primordiale. Frédérique, elle, se réjouit d'impatience, attend l'heure de la claustration. Et pour mieux se rendre digne d'être ainsi séquestrée, elle multiplie les cabrioles, fait même la roue en lançant les paumes à plat sur la terre et ses jambes dévoilent leur nudité par bouffées.

Exactement une rose, étroitement tissée et déjà promise à l'usure comme une étamine flétrie.

Sur ses propres mains, Coline voit la mortification anticipée, la peine, par honnêteté infligée d'avance, pour la faute à commettre.

Elle s'assoient. Elles marquent une pause. En face d'elles, une caserne dont la toiture a été éventrée par la foudre partage sa lumière avec la tour. D'une poche secrète, camouflée dans la ceinture de sa jupe, Frédérique sort des photographies avec une lenteur étudiée. Elle les pose sur la revue.

Elle les commente : une promenade en calèche dans une ville d'Espagne, ma mère, une amie qui s'est tuée en voiture, des fleurs avant que je ne les cueille, la fête de l'école où j'ai joué de la guitare assise sur l'estrade... Sur toutes ces images, Frédérique montrait une froide indifférence, même de la suffisance. Coline les observa pour saisir quelque révélation. Elle pesait chaque phrase prononcée, cherchant une signification cachée. Elle essayait de surprendre Frédérique par des questions déconcertantes, contradictoires, mais celle-ci les éludait, sans malice, simplement. Et Coline souffrait de jalousie : sensation insupportable d'avoir été écartée d'une vie. Elle ne put tolérer ce qu'elle estimait comme une perfidie alors qu'elle montrerait à Frédérique, sous l'apparence tranquille de la Robe Fantaisie, une imagination tout entière. Elle songea à punir celle qui provoquait sa colère, la punir physiquement, coller sur sa joue une gifle cuisante. Mais elle se trouva ridicule et reprit la pointe bille pour dessiner Frédérique couchée, la main passée dans la ceinture.

Frédérique s'ennuie. Dans la poussière elle trace une chouette et la cadence de son haleine dit une chanson connue.

Elles s'en vont.

Leurs marches ne respectent plus la distance qu'elles s'étaient imposée tout à l'heure, une limite respectable entre leurs deux épaules, une gorge où la ville pouvait encore souffler en tempête et les séparer. Leurs épaules s'attendent et se frôlent, elles coïncident, se rencontrent puis s'écartent tout à fait. Coline s'est arrêtée.

Elle se retourne. La roseraie lui est déjà une fouille. Elle s'y voit rôder comme la gardienne de ruines en cherchant la trace que la terre a retenue de Frédérique : une piste presque fossile, la chouette piétinée par les allées et venues, la griffe cordée d'une initiale solitaire sur l'écorce, la faille captive, creusée par une main pourtant délicate, dans la belle ordonnance des tiges. Elle essaiera de l'écrire, la pantomime de la guêpe, perdue d'avance dans la transmigration de ses rétines

à ses phalanges, et des phalanges à la plume, de la plume déjà trop gorgée de figures parasites (Mireille, Géorgie..., caricatures que l'imagination s'empresse d'inspirer) à la page indocile, ravie de se dérober. Ne restera que cette mutine, cachottière et voleuse, la feuille aujourd'hui couverte de silhouettes qu'elle ne pourra rendre comme sienne à la roseraie, à cause de l'absence de nervures et de sève véritables. Et Coline la tordra pour la faire parler mais elle ne rendra nulle trace d'exceptionnelle sensation, nulle émotion durable. Elle exprimera, plus qu'une perte, une saignée.

Pour aller chez Coline, depuis la roseraie, elles n'ont qu'à marcher dans la direction de l'école primaire, descendre la rue qui passe devant la préfecture (la Résistance a hissé des bannières anniversaires jusqu'à la plus étroite persienne) contre la pente déclinant des maisons ravalées. Elles flânent devant les boutiques qu'elles apprendront à aimer, isolées maintenant, à la tombée de la nuit, derrière des grilles barbouillées. Puis la route verse jusqu'à la station d'essence.

Sur la place des Augustines, une gargouille perche de jeunes mouettes sur sa toison vert-de-grisée. Gueule géante qui boit à longues gorgées, éclaboussant, rebondissant, une eau de ville fortifiée. Tout autour, la boue forme une pâte grasse qui se loge dans les anfractuosités élastiques des semelles. Frédérique glisse, demande à Coline si elle peut lui tenir la main. Et Coline se change en pomme de canne. C'est la main droite qui prend celle de Frédérique et la brûlure de cette main chaude – une main qui n'est pas petite, mais bien charpentée, sévère – s'accorde à la couleur des blessures de Coline. Ainsi frôlée, tentée, tâchée, la main qui s'est abîmée sur la Robe Fantaisie désespère d'une autre douceur. Coline choisit donc les rues où les rigoles emmènent la bave de la gargouille.

L'entrée démolie de l'Académie de musique.

Puis elles longent des tombes chargées de dates, d'abeilles dupées par les fleurs en matière plastique. Une gamine joue dans une flaque d'eau. Elle y plonge une corde ébouriffée, s'émerveille devant la magie de la capillarité. Elle tourne la corde dans l'infusion boueuse. Joie soudain défaillante. La grande soeur confisque la corde et se la passe autour de la taille. Elle s'éloigne? La petite fille regarde les colombes et met en scène une chasse assourdissante qui les fait basculer vers l'autre paroi de la ville.

L'Eglise Sainte-Thérèse. Une équipe municipale vêtue de combinaisons rouges récuré une martyre pétrifiée, la blanchit à la flamme azotée. Regardez, dit Frédérique. Et la fin de la phrase, comme si elle ne l'avait pas prononcée, Coline l'oublie, l'annule, immédiatement la désagrège. Ne reste seule palpable qu'une deuxième personne impérative et néanmoins discrète qui la place à la plus haute distinction, la plus banale aussi, naïve, à la limite d'une hypocrisie de circonstance. Alors l'enfance resurgissant, prête à gâcher la fête des rencontres, continue à parler : Comment la trouvez-vous ? Et, comme Coline frissonne, voulez-vous que je vous prête ma veste ? Et d'autres tournures encore qu'inspire une sollicitude prodigieusement intéressée. Coline a lâché la main chaude, la main d'enfance.

La maison est vaste, vivante, rayonnant de cordes chargées de lessives, à l'italienne. Sur la façade, une pieuvre dessinée pour égayer la peinture grise.

Beaucoup de personnes y habitent. La porte de la cave a été brisée autour de la clenche. Y logent familles rampantes et couinantes. La galopade de la chèvre que la veuve G. fait coucher dans sa baignoire assourdit Frédérique. La veuve a vendu les poules à la mort d'une tante dont elle devait absolument payer la couronne. Les familles heureuses ne suscitent pas de plainte, mais les marmailles, elles, crient et parfois pleurent et leur peine se répercute dans la triple spirale des marches. La cage ferrailante des Roux-Combaluzier est une bénédiction pour la vieille dans la chambre de bonne. La fati-

gue, peut-être aussi l'espièglerie, l'oblige à presser la touche marquée d'une cloche battante pour qu'une fourgonnette rouge, mi-sirène, mi-casquée, la délivre et la pose sur la serpillière devant sa porte.

Sous la fenêtre de Coline, dans la cour intérieure, une scène de lattes clouées où la troupe Lyre répète, les veilles de fête, de bruyantes comédies. Une harpe accompagne la représentation, bat la mesure interminablement en cognant sa proue contre les boiseries. Coline s'étonne qu'elle n'ait pas encore crevé l'estrade et plongé à la cale.

DEUXIEME PARTIE

LA CHAMBRE

Quand tu vins pour la première fois dans ma chambre, je te fis attendre sur la marche, à l'entrée. Puis j'ai déplié la literie, rangé à la va-vite toute la vaisselle sale, semé sur la table, comme une accessoiriste dramatique, les pièces maîtresses de la boîte à couture (aiguilles, pelote à épingles, bobines...) et toi, Frédérique, derrière la porte, tu as ri. Tu m'avais épié. J'étais ridicule qui préparais la chambre pour la Robe Fantaisie, enfumant les cavernes où se réfugient les caresses solitaires. Tes amies nous suivaient. Tu avais eu l'orgueilleuse faiblesse de leur montrer la revue, de parler des photographies, et la Robe creusait entre vous une frontière jalouse. Alors je les ai laissées se déshabiller en riant et vous rivalisiez de pudeur en boutonnant la Robe jusqu'à la garde.

Sur l'étagère, au-dessus de ma tête couchée, condamnant les narines d'une dangereuse prise électrique, j'ai posé la tranche d'agate que tu m'as offerte. Dressée sur son unique patte de feutrine amidonnée, elle montre par transparence les fiches de la prise. Sur son arête supérieure, une empreinte digitale que je n'ai jamais voulu examiner à la loupe de peur d'y reconnaître, gluante et plate, celle de ma carte d'identité.

Mireille, qui vient encore me rendre visite (ce qu'on appelle curiosité malade ? Ce qui couche la foule sur une blessée déjà bardée de couverture ou sur une plaque commémorative tombée, et qui cherche et qui trouve là de délicieuses promesses de mort et d'apocalypse ?) s'installe sur la chauffeuse, me fait embrasser sa moitié, épousée l'année dernière, et je dois poser des lèvres qui ne se destinent plus à personne sur la joue mal rasée de cette baderne épineuse. Je dois raconter comment sa Mireille, alors en classe de première, venait là poser dans la Robe Fantaisie avec l'enfantine traîtrise qu'elle savait sécréter de la pointe des lèvres. Elle parlait de quitter l'école et la maison familiale dès qu'elle aurait gagné

assez avec la baraque de frites qu'elle comptait bâtir sur une plage. Quand elle s'apercevait que je ne dessinais pas, que décidément rien ne venait, qu'il m'aurait fallu de l'encre rouge et une plume épatée pour tenter de la saisir, elle éclatait.

La glace alors mimait, au-dessus de la Robe Fantaisie, la bouche serpentine de Méduse. Elle croit toujours que la Robe, je la lui réserve et sa bouche rouge, sa vermeille boîte à crécelle, me parle, me parle sans fin de toi.

Une fois, Mireille m'a surprise caressant l'agate autour de l'empreinte. Et, bien qu'elle t'ait côtoyée, qu'elle se soit assise à la même table lycéenne, comme elle est incapable de certifier que l'empreinte, là, sur l'agate, tu en es bien la propriétaire légitime et que ces molécules me viennent de toi.

Lydia était pensionnaire. Elle a servi de messagère. Tes lettres commençaient toujours ainsi : Est-ce que tu as vu la directrice de la maison de couture ? Est-ce qu'elle veut bien m'engager ?

Lydia, je ne la revis jamais. Même Mireille ne sait pas ce qu'elle est devenue et pourtant Mireille sait tout. Comme elle raconte, avec une emphase mensongère, ta vie et la petite maison que tu as maintenant à la campagne.

Dans la chambre, je garde aussi, puisque tu les as contemplées, une tortue de terre cuite contenant des billes qui brinquebalent (je m'en sers de percussions nègres quand la musique de la harpe s'égrène comme une insomnie), et une canine sculptée dans une essence rare par une étudiante en dentisterie.

Au-dessus de la table à coudre, une sanguine qui te représente. Je regarde la sanguine. J'entends ta voix comme si je l'avais toujours connue, comme si tu chuchotais encore « J'ai envie de poser nue » et je me rappelle la fois où, pour moi, tu t'es levée dans ta propre splendeur, sculpture formée

de toutes les parcelles de beauté, arène de toutes les prières. Alors la sanguine est une stèle dressée par la reconnaissance.

Dans la partie de la chambre qui sert de cuisine, j'avais punaisé des éphémérides. En arrivant, tu barrais la journée qui venait de s'écouler et comptais silencieusement celles qui restaient. Parfois, tu parlais de truquer les éphémérides, de leur mettre la tête en bas, d'arracher les pages ou d'en rajouter des centaines. J'insistais pour que tu entoures d'une lune rouge la date de la fin des vacances, mais tu ne me la confias jamais. Quand la rentrée officielle eut rempli les cours de la ville, mes lycéennes étaient toujours là, l'estafette garée devant la brasserie. Mademoiselle J., l'accompagnatrice, vous emmenait encore visiter les principales expositions.

Souvent, je prenais une règle et hasardais une date dans les feuilles éparpillées des éphémérides. Lorsqu'elle appartenait aux heures déjà courues, tu te prenais la tête dans les mains et te ressouvenais d'une plage en forme d'Afrique. Et je voyais cette plage et la mer où peut-être nous dérivions. J'imaginai la chambre fraîchement repeinte d'une crème blanche et odorante ouvrir sur la roseraie. Ensuite, je désignais une date éloignée dont nous ne savions ni l'une ni l'autre si nous pourrions la vivre. Tu écarquillais les paupières et réfléchissais. Je t'aidais. Nous replanterions la roseraie sur la plage en forme d'Afrique. La Robe Fantaisie raconterait notre histoire. Sur la manche droite, une dédicace porterait l'empreinte de ta paume et la Robe entière serait la tranche d'agate devant une prise de terre. L'électricité nous traverserait et mimerait en nous la route qu'emprunte toute chose délicieuse. Et cela serait à la fois la sève et la nervure de la Robe.

J'aurais tant aimé broder tes rêveries sur la Robe Fantaisie. Mais je voulais la posséder et dans tes clartés juvéniles sûrement je n'entrais pas. Pour rester honnête, je n'aurais dû broder que la partie commune de nos existences, celle que Lydia et Géorgie, gamines radieuses, venaient déranger.

LA MER

La première fois que je te fis découvrir la mer, Frédérique, les éphémérides et la sanguine qui te représentait se mêlèrent. Elles devenaient les parois d'une barque aux rames perdues. Mais tu restais sur la plage sans oser enlever la Robe qui souffrait de ses coutures fraîches.

Tu avais essayé de voir la mer par la fenêtre de ma chambre. Et tu ne l'as jamais vue, bien que tu te sois haussée sur les pointes de tes sandalettes, penchée sur la gouttière et meurtri la taille.

La digue engluée de moules craquait sous nos enjambées. Tu me demandais la couleur des écailles qui filaient sous l'étrave de la barque, tu en caressais la coque habillée de patelles et nous longions la côte, entre les vignes sauvages poussées à même la lise et les souches d'une oliveraie couchées sur de petites étoiles de mer qu'elles écrasaient de toutes leurs fibres.

La lumière s'écoulait sans cesse, me creusait mille rides sur les paupières, entre les narines, les arasait avec un peu de poudre, les tapissait de mousse salée et la brise modelait ma chevelure de vieille femme sans barrette. Je me serrais contre toi bien que la fraîcheur ne m'eût pas encore atteinte. Ensuite, la pluie vint, les profondeurs se nivelèrent et furent ondulations tranquilles. Les fosses périlleuses, c'est de toi qu'elles viendraient en tourbillonnant. Je manoeuvrais si mal la barque. Je m'imaginai que tu pourrais te noyer et qu'il me faudrait te ranimer, te faire recracher l'eau qui t'aurait métamorphosée en masse inconsciente et gorgée. Mais tu ne t'es pas noyée. Bien sûr que non. J'ai conduit la barque jusqu'à une anse où nous serions en sûreté.

Immobile, de cette paralysie de conque, calcaire, lisse et pourtant, dans l'émouvante spirale, chaotique, j'offre à la mer la douleur de ma tête courbée. Bientôt la brume sourd, sueur impériale d'émotion. Je mens à la tangente de la lune. J'affirme à haute voix des choses insensées. Mes manches, je les remonte pour tendre à d'invisibles sirènes des mains vides jusqu'à l'épaule.

Aucune baleine à chevaucher. Les barques ont disparu. Je nage de plus en plus loin. Je me remémore cette histoire de noyée que l'on a retrouvée, mais une saison plus tard, sucée par les daurades, avec la charogne d'une petite chienne qu'elle embrassait encore. La figure noyée ne se laisse pas broder. On ne crée pas avec l'eau, on en joue en attendant d'être, à son heure, joué.

Je ne suis plus qu'une houle, une petite roue motrice, une moulinette.

La mer ne peut se comparer à une arène. Rien n'excite ses tigresses. Les saintes martyres occupent des barquettes bleues, les fourches, les faux sont légendaires. Nulle génisse muselée d'écume.

Je m'applique à une nage étonnamment régulière. J'essaie de maîtriser la plainte que ma respiration aliène. Tu chantais la bouche fermée et la mélodie chatouillait ta lèvre inférieure. Si la mer était une sanguine en harmonie avec cette éponge battante abreuvée au-dedans de moi ? Ce qui colle à ma nuque n'est pas une pousse d'algue. C'est une flaque chaude, l'illusion d'une boue de fondrière. Mes jambes suspendues rencontrent enfin la lame. L'eau entre dans ma bouche. Je goûte à la saveur des prémices de noyade. J'avale. Je me suis démesurément allongée. Me forcerais-je, coulerais-je volontairement que je retrouverais aussitôt la surface dont je suis partie intégrante, monstrueuse île de chair froide.

Quand la barque s'est échouée doucement dans l'anse, la plage nous a reçues en elle. Et une source douce s'enroulait et se déroulait sans trêve. Couchée, j'ai écouté ta peau con-

tre la plage. Sous tes aisselles, une once de liane blonde, accrochait les graines de la terre. Comme cela, la terreur est née. Les berges de l'anse étaient humides. Tu mangeais une orange et ne te sentais pas perdue. Une mouette en te faisant rire m'a sauvée. Ensuite, il fallu pousser la barque et rentrer.

Les caravanes t'ont plu, avec leur véranda de toile, l'allée ratissée, les fleurs de mer dans des boîtes de conserve, les fillettes qui dessinent la herse et les douves d'une tour avec une pelle fendue.

Dans ma chambre, tu entreposas les richesses ramenées de ta promenade. Cette nuit-là t'avait privée d'ombre et comme je m'étais habituée à te voir en pleine lumière avec cette doublure qui te chaperonnait, je me taisais. La terreur qui m'avait saisie, là-bas, sur la plage en forme d'Afrique, quand j'étais seule avec toi et ton once de liane et la Robe retroussée (alors je t'aurais pardonné de l'avoir froissée, même déchirée) et tes sandalettes glissantes, redoublait. Alors j'ai rougi de colère et je me suis coupée en deux, donnant ta voix à mon autre coupole. Alors j'ai lutté, j'ai tenté de me persuader que tu n'étais pas grand-chose, toi, Frédérique, à côté de la Robe Fantaisie, ma Robe, faite de mes mains. Mais je ne voulais sacrifier aucune de vous deux. Alors j'ai crié par la terre la solitude éprouvée, j'ai accepté d'endurer ton absence pour te protéger de la coulée des laves, de la fatigue et de l'envie. Je me suis opposé d'impérieuses tissures pour m'obliger à célébrer la chute des feuilles, les demi-mondaines complotant, les mères de famille captives derrière les berceuses et les midinettes échauffées, les guerres entre nations moyen-orientales, les religions, les constructions de galerie, et les lois séculaires de la haute couture. J'ai promis que la Robe ne s'enivrerait pas de la pestilence des vies quotidiennes mais qu'elle allongerait son ombre sur des abbayes pour ne jamais souffrir les scènes de la rue.

J'ai jeté la Robe aux nues, dans la constellation de la Vierge où tu attendais que ma coupole meure et vienne te rejoindre. La lune était la psyché dans laquelle tu te regardais. Et moi je voulais l'attraper cette flèche indicatrice et mouvante.

J'ai construit une digue qui m'empêcherait de t'inonder, de t'alarmer. Je devais vérifier la bonne tenue de la maçonnerie et m'assurer que la forteresse résisterait.

Alors je me repliais sur moi-même, derrière la table où m'attendait une tapisserie inachevée. Et l'aiguille prenait sa course pour m'éloigner de toi le plus vite possible. Elle parcourait des étendues vides et chuchotait et murmurait des choses qui ne te concernaient pas.

Je devais perdre toute souillure et parler sans honte de la faim et de la manière d'assouvir cette faim. Je devais opposer une digue à mes marées et prendre des mesures pour estimer la force de mes crues. La Robe m'aidait à creuser ma tanière et levait deux rives antagonistes.

Tant d'incitations dont tu ne te doutais même pas et qui fusaient sans que tu eusses à ouvrir la bouche et forcer tes cordes vocales.

Quand Géorgie est venue me dire qu'aujourd'hui tu ne viendrais pas (une migraine), la chambre entière a tremblé : la tranche d'agate, les éphémérides, la sanguine, les fleurs de mer. Et je n'étais pas responsable de la pagaille que Géorgie, cette petite peste, s'amusait à provoquer. Pourtant je m'accusais, crachais sur mes prières pour m'accuser de corruption et de mollesse.

J'ai fait poser Géorgie, tête basse, les mains ramenées sur les épaules, les hanches douloureusement pliées dans la Robe Fantaisie. Lorsqu'elle voulait se relever pour chasser les fourmis de ses jambes, je lui disais d'attendre encore, que je n'avais pas bien saisi telle ou telle courbe et qu'il fallait sur sa figure un peu de douleur pour imiter la vérité. La Robe alors n'en aurait que plus de beauté. Puis je l'ai renvoyée parce qu'elle commençait à pleurer comme une femme courageuse.

Restée seule, je contemplais l'agate quand une chose singulière, une prise de lutte, une coulée huileuse, s'empara de mes cuisses. Et la merveille me laissa interdite. J'en tins Géorgie secrètement responsable. Toi, Frédérique, tu n'y étais

pour rien, et je le répétais et j'essayais méthodiquement de m'en convaincre.

Je me couche. Je ne regarde plus la tranche d'agate. La crue a envahi la digue, je la laisse grimper jusqu'à sa plus haute faille, la submerger, la craqueler encore. Mireille, lorsqu'elle me rend visite, qu'elle se croit obligée de me parler de toi, m'apporte les pierres nécessaires à la reconstruction de la digue. Mais je n'ai plus la force de soulever ces masses énormes de retenue. Je me moque de sa frayeur quand je parle, à ma manière, de ma détresse et de la prise de lutte et de la tranche d'agate.

Quand nous regardions les feuilles arrachées des éphémérides, alors nous nous transportions dans les terres où vivaient nos âmes à des époques différentes. Et nous inventions des légendes que je ne pouvais pas lire dans la Robe parce qu'elles n'existaient pas. J'aurais voulu que tu les brodes à ma place sur une autre Robe Fantaisie et j'aurais vu ainsi que tu songeais à l'odyssée de ta gloire dans mes veines, te préoccupais de ce que j'allais devenir, une fois l'estafette remplie de toutes les lycéennes, une fois la meute comptée et recomptée par l'accompagnatrice. Chaque feuille arrachée était la lunette arrière de l'estafette qui laissait échapper ta main ou l'écharpe agitée que tu adressais aussi bien à la pieuvre sur la porte, qu'à la chambre traversée des rayures de l'agate.

L'EPINE

Mes sensations dessinent une barque à la quille retournée, mon imagination une ancre à moitié immergée, mon anxiété une rame brisée.

La mer, comme moi, a été repoussée. Des pelles mécaniques et d'effroyables masses de pierre ont chassé les voiles et l'anse où j'avais fait échouer la barque. Les mouettes peuvent maintenant se poser. Leurs griffes laissent des marques pointues dans la dalle bétonnée qui durcit. La course de la mer a été détournée vers une ligne indistincte et l'Oasis, des roches l'ont bouchée. Dire que j'ai déployé la même panoplie de forces pour ériger la digue face aux vagues qui venaient de mes veines, ces vagues allongées, mesurant précisément la distance qui me séparait de toi. Et je n'émet pas une plainte quand la vague me brise en se brisant. Simplement je souhaite que l'écume ne se voie pas et n'embue pas les feuilles des vieilles éphémérides d'une espérance idiote.

Quelles sont les routes qui te firent entrer en moi, Frédérique ?

Maintenant c'est ta voix que j'entends et qui compte et qui raconte toujours la route que tu pris pour t'en aller et que je me refuse à connaître. Mireille dit que tu es devenue triste, que ta voix s'est assombrie, qu'il ne manque à tes fiançailles qu'une double signature enlacée.

Mireille dit aussi que tu prononces souvent cette phrase, relevant la note à la fin, comme si c'était une question : Ces choses que nous avons faites.

Alors la barque se riait de la mer et je feignais de ne pas savoir la mener. Combien de fois sommes-nous retournées sur cette plage en forme d'Afrique que tu avais baptisée l'Oasis ? Les roussettes glissaient comme des patineuses noctambules et la lune labourait la mer. La vie s'équilibrait à la limite de l'eau. J'ai construit une maquette de la barque quand les vacances ont pris fin, quand les petites figurantes ont dédaigné la Robe comme si je m'étais moquée d'elles, quand mon héroïne, toi, a miroité une dernière fois.

Quand nous quitions l'Oasis, je souhaitais que l'eau nous retienne et emporte la barque plus loin que les cornes de brume qui tintaient la crainte, la terreur et la perte.

Tu avais voulu pêcher cette fois-là. Je t'avais apporté une ligne et des sardines mortes et froides à empaler. Rappelle-toi la nageoire, la queue fouettant et la détresse qu'il y avait dans ta voix. Tu es tombée à l'eau. Maintenant, la barque, charpente grotesque, nourrit des tiges de pervenche entre ses lattes pourries, des pervenches et sûrement des rates pleines qui s'accoucheront dans l'usure. La tempête s'était levée. Je n'ai pas hésité. Il pleuvait des vagues bouillantes. La barque a suivi une autre route et nous avons nagé. Tu étais une enfant apportée par la pluie, la main serrée dans une main qui n'était plus la mienne mais une roue à aube, mécanique, qui fixait une hauteur sur la terre. Et déjà tu étais ma médaille, la chaîne sur ma nuque. Tu savais que tu vivrais quand je n'avais pas vu la bouée lancée par une goélette de la police. Déjà je ne comptais plus. Ta main était dans une main humaine, forte, vigoureuse et rousse. La barque dérivait. Personne n'a pensé à la secourir. Puis une vague l'a enroulée. Elle me l'a prise.

Ma mémoire bat la poussière, elle retombe sur l'Oasis pour renflouer la plage et la rendre plus douce encore à ta

peau. Ma première caresse fut indirecte : de ma paume à la brise et de la brise à la peau que j'avais visée. Puis, une nuit, alors que nous nous sommes brisées l'une contre l'autre. C'était ton idée, ton idée à toi de nous déclarer soeurs. La cérémonie se déroula à la musique de la harpe d'en face, à la lueur d'une ampoule des rues. La cicatrice aujourd'hui est l'ultime torture de la solitude. Plus forte encore que la tranche d'agate.

Tu as la même blessure que moi, sûrement la même cicatrice. Une réaction chimique a dû se produire quand ma veine a touché la tienne et que nous avons échangé (pour être soeurs, tu le voulais) la laque qui tapisse les artères, et la sagesse rouge qui nous fait souffrir et la levure qui nous tient debout. J'avais refusé d'utiliser la moindre lame, alors tu es allée seule à la roseraie, en as rapporté une épine, verte et lisse, à la pointe bifide.

Cette cicatrice (ces cicatrices) me rappellent les résines, les roses, la porte métallique. Et cette porte m'enferme dans la roseraie comme sur notre île fortunée.

La corne des mouettes, leurs ailes, m'infestent aujourd'hui la mémoire.

L'ABEILLE

Je ne me rappelle pas l'heure, non plus la surface recouverte par l'ombre sur la minuscule terrasse, sa limite portée. Je n'avais pas de montre et les cloches étaient inaudibles à cause d'une tempête qui venait de se lever, balayait les poubelles et propageait comme la vermine la fiente des colombes. Pour apercevoir l'horloge de l'église Sainte-Thérèse, il aurait fallu se pencher exagérément par-dessus la balustrade, distinguer d'abord les croix apparemment obliques sur les tombes et parmi les ombelles folasses, et enfin laisser la pupille estimer ses prises sur les anfractuosités de la paroi, s'accrocher, s'arc-bouter et, de là, atteindre la rouille des aiguilles pointées. Simplement, sur les éphémérides, j'ai commémoré ta souffrance en dessinant trois stries régulières dans une lentille noire.

La veille, pour une fête innocente, je t'avais confectionné une paire d'ailes en toile, non pas faussement duveteuses ou colorées de rémiges mais délicatement alvéolées. Les ailes étaient fixées à l'encolure de ta chemisette par deux épingles à nourrice. Une paille nouée en trompe de phalène servait à butiner et tu bourdonnais une comptine dans l'artère sectionnée.

Tu dormais ou tu somnolais, les paupières crispées, tellement agitées que je me demandais si tu faisais semblant ou si véritablement tu étais entrée dans cette phase de mort éphémère qui provoque de ces convulsions de volupté.

L'abeille était encore engourdie. Elle chantait tout de même sur la fenêtre, puis elle chanta à nouveau lorsque la chambre la surprit. Les ailes, les ailes immenses et tissées la suffoquèrent. Les ailes et l'haleine tiède autour de ta bouche. La pulpe rouge de grenade lui plut. Elle s'y posa. Devant cette fournaise, elle hésita. Elle se souvint... Des corbeilles très anciennes que la nounou berçait de la pointe d'une spartiate. Et

cette salive âcre et brûlante dans la chaude corolle de chair. Et la caresse des poulaines hyménoptères sur l'immobilité des joues. Et des vapeurs paradisiaques encore toutes baveuses de tétée. À nouveau elle chanta. Elle chanta cette fois la mèche étincelante de ta chevelure, la pureté sous la cire de tes paupières fermées. Elle chanta ce qu'elle prit de ma part pour de la délicatesse : mon impuissance à la chasser, ma volonté de la laisser faire, la confiance que je lui accordais comme à une muse, une dispensatrice de grâces. Elle chanta encore la découpe végétale de tes papilles et la trame palatine et l'ouate des gencives. Elle regarda la paire d'ailes posée sur la manche râpée de la chauffeuse. Elle voulut, elle aussi enfanter une géante, une reine ailée. Et par ses lèvres, elle espérait devenir mère. Mais elle n'enfanta rien dans ta caverne noire. Alors elle se jugea. Et sa brusque justice, acérée, affronta ta muqueuse et les veinules bourdonnantes. L'ombre atteignait-elle la balustrade ? La grande aiguille de l'horloge, c'est dans ma tête qu'elle s'enfonça. Et je bus, moi aussi, la venimeuse liqueur et toutes, Mireille, Lydia, Géorgie, étaient là, assises, ne sachant que faire, n'ayant nulle raison de s'en aller. Elles restaient là, assises, et la brûlure je la sentis à la fourche de ma gorge, qui me tarit, m'altéra, m'assécha.

Alors seulement, elles se précipitèrent à la fenêtre et crièrent. La rue leva la tête pour lécher la flamme d'une explosion et s'éloigna, déçue, vaincue par la propre apathie.

La vie, tu la tirais d'une mince frange intacte dans ta gorge, une forêt viscérale non encore envahie, boursouflée et qui aspirait à gonfler ta poitrine dans une magique détresse. Ta voix, d'angoisse et de faim, était retenue captive. L'abeille morte qu'il fallut exhumer de la caverne rouge l'avait gardée et bue, digérée sans cracher. Elle avait retenu ton haleine en prison.

Quand l'infirmière te nettoya la bouche, elle en écopa la salive et fit descendre dans les ténèbres une petite cuillère douce et plate. A jamais je rêverai de la dépouille de l'abeille, à jamais ma soif sera tarie.

J'en rêve, et souvent, car je suis tellement devenue une parcelle de ta voix, une soeur de mutité, que j'escalade les marches de tes cordes vocales, les entrelace et les noue en

échelle géante. Et sur l'échelle de corde, je suis une trapéziste. Je resterai là pour y vivre jusqu'à ce qu'une harmonie, une voyelle délicate, m'en chasse. Alors je tomberai, je ne sais pas voler. D'ailleurs une déchirure battante a éventré mes ailes.

Je sais depuis hier, par Mireille, que tu parles à nouveau.

LES FIANÇAILLES

Tu ne m'as pas invitée, mais tu as envoyé Mireille chez moi pour me demander la Robe Fantaisie. Mireille m'a annoncé tes fiançailles en me regardant bien en face. Et je t'ai donc félicitée par personne interposée. La Robe sortie de la penderie ne m'a causé aucune douleur. Depuis longtemps, elle était morte. Je gardais sa dépouille. J'eus, pendant une seconde, l'illusion d'une fierté. Tu l'avais choisie, elle. C'était bien suffisant. J'ai emballé la Robe dans les pages de ma revue. J'ai dû la déchirer pour cela. Et je l'ai tendue à Mireille qui faisait piètre figure. Elle a dit cependant quelque chose comme : « Frédérique sera superbe pour ses fiançailles. Je te remercie pour elle. »

Mais je voulais te voir. Mireille ne m'aurait jamais donné ton adresse. Je demandai alors simplement une sommaire description de ta rue pour l'indiquer à la fleuriste qui viendrait demain livrer une gerbe de roses. Ces fantaisies, c'est la forme de notre histoire qui me les dictait. En femme annulée par l'honnêteté, Mireille défendait ta virginité contre mes injures. Elle parlait avec d'innombrables précautions, comme pour me cacher certaines évidences qui m'auraient permis, sans peine, de te retrouver. Dépensait de sa poche fessière la petite enveloppe toute de dentelle cartonnée, la carte d'invitation. Il ne s'était pas écoulé beaucoup d'années, pourtant je n'avais pas une fois cessé de regarder ma montre et toutes les heures étaient anniversaires : l'heure présumée de l'abeille, l'heure des éphémérides, l'heure de la plage en forme d'Afrique, l'heure nocturne des soeurs amantes. Je m'étais fabriqué, tu sais, comme dans les abbayes, une routine de prières, d'oraisons, de louanges, qui rythmait la lumière et la nuit. Les aiguilles qui rongeaient l'attente, mais jamais assez voracement

pour l'anéantir tout à fait, coulaient les multiples facettes de mes veillées.

Alors j'ai décidé de suivre Mireille.

Je conduisais une voiture de location, une Austin rouge. J'étais garée devant chez Mireille depuis la fin de la matinée, coiffée d'une casquette de marine que je portais inclinée sur l'oreille. Mireille est sortie vers quatorze heures, pomponnée. Elle avait même décoré sa voiture de quelques papillotes de gaze et d'ouate. Je ne sais comment nommer ces guirlandes cérémonieuses qui ne panseraient pas les plaies dont je souffrais mais les rouvriraient, y plongeraient comme des mèches recueillant la sanie, de curieuses, d'anatomiques caméras branchées pour la radioscopie.

Pour ne pas être reconnue, j'ai laissé constamment une ou deux voitures entre nous. Alors je regardais dont devant moi. Pas une fois je ne me suis retournée. Et Mireille qui conduisait si lentement, si prudemment. La route qu'elle avait choisie longeait une rivière outragée de tanneries et d'ordures. L'odeur, à force gangrenée, de mes larmes se fondait dans cette puanteur. Je portais une veste noire aux matières mélangées.

Une chienne, mamelles pendantes, traversa subitement la route devant la voiture de Mireille qui freina, mais pas assez tôt ou pas assez fort. La chienne se coucha et mit bas sur la route toute sa panse. Je m'étais arrêtée à la courbe précédente. J'attendais. Mireille s'affairait autour de la chienne. Elle avait elle-même à la gorge la pression rouge de la ceinture de sécurité. Et la chienne creva. Lorsque je redémarrai, il n'en restait qu'une pelisse chaude et mouillée. Bizarrement, Mireille roulait plus vite.

Il pleuvait. Allais-je rester là, sous cette pluie qui s'efforçait de nous diluer, moi et la chienne pansue quand, juste après la forêt, une fête battait la mesure des robes blanches repassées ? Je ne t'oublie pas qui dois faire sensation dans la Robe Fantaisie.

Mireille vient d'emprunter ce que l'on pourrait appeler une sente : deux ornières creusées, herbues sur leurs frontières et tout hérissées de primevères.

Je vois. Une volée de tables en forme de voyelle bombinante, disposées justement pour en former la fourche, et des chaises en paille ajourée. Sous une toile de tente sont accumulées toutes sortes de friandises. D'ici, je devine des pâtes feuilletées ou sablées, des pizzas découpées à la roulette, de la salade verte, rouge, orange, jaune. Et tout cela est destiné aux bouches, et tout cela, dans des éructations bruyantes ou retenues descendra dans les gargouilles et remplira de vieilles écumoières, élastiques et douloureuses, se diluera dans l'eau-de-vie, les liqueurs apéritives et les décoctions digestives. Déjà Mireille a gagné la table nappée qui forme la patte antérieure de la voyelle, s'est servi une rasade de vodka à l'orange. Elles sont toutes là, t'entourant, Frédérique, comme des guêpes folles, la serviette sur l'épaule. Mais ici, pas la moindre rose sauvage, seulement des tiges fraîchement tranchées qui bavent encore leur sève et de la verdure acrylique dans des mousses piquées de ferraille. Je ne suis pas allée jusqu'à la barrière où une sorte de sentinelle couverte de médailles militaires demandait à voir les invitations. Je n'ai pas de carte, seulement une valise contenant une agate, une sanguine... Elles sont mes marques de reconnaissance, elles sont la peau de la bête à peine née que la mère reconnaît sans la voir, elles ont les signatures usurpées d'une amitié testamentaire, les preuves hasardeuses d'une infamie. Elles sont les pluies trouble-fête, les grêles ravageuses de communion, elles sont mes muettes protestations contre l'union forcée mais contradictoire de la bête et de la rose.

Regarde la vitre étamée que je tends à ton âme. Tu ne me vois pas mais tu pourrais voir la cloche transparente de la voiture dans laquelle je me terre. M'as-tu cachée derrière une joue d'ardoise et une veste de chasse qui se colle à la Robe et la froisse, qui la tachera.

Mes paupières se ferment et je déclame aujourd'hui devant toi les trois exigences monastiques que je n'ai jamais cessé de vénérer. Pour la chasteté, me suis-je jamais ouvertement parjurée, sinon à ta demande ? Pour la pauvreté, ai-je plus que la valise qui contient l'agate, la sanguine, les fleurs de mer, etc. ? Pour l'obéissance, tu n'as qu'à lever la tête et

regarder ma truffe de chienne aveugle qui ne sait que rognier les esquilles plantées dans ses entrailles.

Mais j'ai une autre histoire à te raconter.

Tu créas les nuées et la terre.

Et la terre était désolation et absence, et il y avait des ténèbres sur la face solitaire de ma vie. Et ton âme planait sur la surface des eaux.

Et tu dis (tu le dis assise à la table d'une brasserie) : « J'ai envie de poser nue. »

Et tu posas nue. Et tu vis la lumière que répandait ta peau, qu'elle était belle. Et tu séparas ta lumière d'avec mes ténèbres. Et tu continuas à appeler ta lumière Frédérique ; et les ténèbres que j'étais, tu continuas à les vouvoyer et tu ne les baptisas même pas. Il n'y eut donc que toi et la Robe Fantaisie.

Et tu dis (cette fois tu le dis assise sur la chauffeuse), qu'il y ait une digue entre nous deux et qu'elle sépare les moeurs d'avec les autres moeurs. Et tu construisis la digue. Je ne me suis vraiment occupée que de m'assurer de l'étanchéité de la maçonnerie. Et tu séparas les moeurs qui sont au-dessous de la digue, que l'on qualifie d'interdites, des moeurs qui sont permises et visibles. Et nous fîmes semblant de croire en ces limites. Et tu appelas la digue Arche d'Amitié. Et il y eut l'amitié, cette volupté dont la timidité est l'entremetteuse.

Et tu dis (couchée sur la plage à côté de moi), que les eaux qui sont au-dessous des nuées se rassemblent en une vague, et que l'Oasis apparaisse. Et l'Oasis émergea des brumes, toute dentelée, en forme d'Afrique. Et tu appelas l'Oasis terre de l'amitié, alors je retins ma caresse. La boule d'eau, tu l'appelas mer. Et dans la mer, tu manquas te noyer.

Et tu dis (encore toute mouillée), que la terre porte une roseraie, la semence des fleurs de mer, la veine de l'agate. Et la roseraie s'épanouit, les fleurs de mer salèrent leur ambroi-

sie, les veines de l'agate gigotèrent sous les racines. Et tu cassas l'épine d'une rose. Il y eut donc la beauté et l'arme qui nous donna pour soeurs.

Et tu dis (allongée sur ma pauvre litière alors que j'allais presque te toucher), qu'il y ait des lampes et des ampoules pour séparer l'Arche d'Amitié de la chair, et qu'elles soient pour interdictions et pour peines déterminées ; et qu'elles soient la lumière dans l'obscurité des passions pour donner la pureté sur la terre. Et tu allumas la veilleuse pour admirer ton ombre. Tu allumas même la lampe chromée au-dessus de la table pour admirer la revue et la Robe Fantaisie, et tu allumas une petite lampe de poche pour supplanter ta peur ; et ta chevelure vénitienne et dorée, tu la secouas. Et nous vîmes que la lumière nous accordait la permission de nous regarder en face.

Et tu dis (alors tu posas pour des photographies que jamais personne ne développerait), que la Robe foisonne, que les plumes des mouettes se posent doucement sur la soie. Et il y eut la fièvre de ma mémoire dans la Robe Fantaisie.

Et tu dis (là, tout à l'heure), que la terre produise des amours vivantes, des amours de somme et des amours rampantes. Et tu ajoutas, que ces amours-là nous reposent, nous qui manquons à chaque minute sombrer, nous qui gouvernons l'Arche de l'Amitié. Et tu signas et tu reçus l'alliance de tes fiançailles. Et à l'âme vivante qui baisa ta main, tu te donnas pour nourriture. Et tu pleuras sur la Robe Fantaisie en considérant ce que tu avais fait.

Et tu achevas (dans une chambre calme de maternité) de lever l'armée que tu comptais m'opposer. Là, enfin, tu pourras te reposer.

TROISIEME PARTIE

LA PRISE

L'étincelle jaillie de la prise roule d'abord sur toute la longueur de la tranche d'agate. Sa terrible incandescence manque s'arrêter là, étouffée, privée de nourriture, ne trouvant nulle substance capable d'entretenir sa fusion. Puis cette foudre s'apaise à mesure qu'elle se propage et garde ses forces. Lorsqu'elle atteint la patte de feutrine sur laquelle est collée l'agate, l'étincelle reçoit une énergie subitement dégagée par les fibres textiles. Elle les fond, elle les réduit en fugitives vapeurs. Elle a décuplé, elle a maintenant une forme, une silhouette changeante. La literie sèche, la cotonnade usée l'appellent. Elle s'y précipite. En hâte, elle les dévore. L'étincelle devient flamme, transe compacte, croissante. Elle aspire les voiles de la fenêtre et les liquéfie. Elle arrache la moquette, dissout les taches concentriques. Les bobines dégouttent comme des bougies usées. Les épingles se tordent presque immédiatement. Alors la tornade, d'une seule bouffée de chaleur, vide la table, nettoie la bibliothèque, assiège la pendierie. Une seconde, la garde-robe s'élève pour protéger la merveille. Mais la Robe Fantaisie est happée. Les broderies éclatent, une à une, en dégageant une buée colorée, odorante. Les taches rouges sont fruitées, les jaunes aigrettes, les bleues piquantes. La Robe soupire, frémit, se tasse, devient une aire incolore puis grise et poudreuse.

La chambre de Coline est une geôle centenaire. Une poussière d'oublieette nivelle chaque forme. La porte guide les flammes, les invite à passer la tête. Elles se cognent aux portes voisines qu'elles défoncent d'une chiquenaude. La maison tout entière se met à hurler.

Les marches sont dévalées. La rampe vibre sous quarante mains qui rament et se chevauchent, se brûlent la politesse. La veuve G. tient sa chèvre par les cornes et se laisse emporter.

Coline court à perdre haleine. Elle franchit une barrière élevée par la police, bouscule une lance. On essaie de la retenir. Malgré la fumée, elle parvient à déchiffrer l'arête de chaque marche. Elle compte. Seize marches par volée. La porte de sa chambre est une fente presque close par les ordures tombées. Elle ne reconnaît pas la pièce où elle vivait tant les couleurs sont parentes, toutes grises et noires, avec une dominante chauffée à blanc. Elle se brûle les mains sur la penderie écorchée, ramasse un peu de poudre qu'elle fourre dans sa poche. Sa peau est à vif. Par terre, elle trouve l'agate tranchée net. La sanguine enflée plus que gondolée sur une paroi suant la peinture fondue. Une fleur de mer dérive sur la moquette fumante. Tétanisée, elle la ramasse aussi. La chaleur a soudé la valise contre la vasque de la salle d'eau. Elle l'en détache. Une plaque de porcelaine lui éclate aux lèvres. Quelques flammes se faufilent encore et s'étalent. Elle entasse dans la valise les richesses qu'elle a sauvées et puis elle franchit la porte. Les lances déversent une fontaine ardente et Coline plonge, se laisse porter par la pression. La valise protège sa tête.

Elle s'éveille, allongée sur la route sous une lumière rasante. Ne reste de la maison qu'une coupe transversale sans épaisseur ni perspective, une maison de poupées détruite par la colère. Une colombe foudroyée tire la langue.

LES CENDRES

Toute une semaine, bien que Mireille lui ait proposé de l'accueillir, Coline tint à vivre dans la maison détruite. Elle balaya soigneusement ce qui avait été la penderie et mêla les cendres nouvelles à celles qui dormaient dans sa poche. Mireille lui prêta une petite aiguière décorée de plantes exotiques qu'elle changea en urne funéraire et scella à la cire.

Là, sans couverture, elle dormit sur la Robe incinérée puis quitta la maison définitivement. Pendant toutes ces nuits vécues dans une communion de poussière avec la Robe, elle revécut les sept années de sa confection. Les brûlures de ses paumes s'étaient ravivées. La même douleur la maintenait éveillée. Enveloppée dans une pèlerine, elle s'assit à la brasserie et regarda passer tout ce qui pouvait ressembler, de près ou de loin, à une estafette. Elle sourit aux collégiennes de Notre-Dame, adressa à la Vierge une courte prière. Elle s'installa même dans la roseraie mais passé huit heures, une ronde de police l'en chassa.

Alors elle ouvrait sa valise et se piquait d'avarice.

La mer l'accueillit mais toutes les barques lui rappelaient la sienne qui avait coulé, une nuit de pêche en pleine lune.

Sous la gargouille de la place des Augustins, elle soignait ses mains. Une chatte, toujours la même, venait faire sa toilette et ruminait les touffes de sa propre toison.

Elle finit par accepter l'hospitalité de Mireille qui lui confia une pièce qu'on ne pourrait sans mentir appeler pièce à vivre. C'était une buanderie, propre mais bruyante. Elle posa la valise sur une étagère et attendit deux nuits que Mireille

s'absente pour une soirée brésilienne dans une boîte à la mode.

Il y avait de la monnaie dans une soucoupe et une carte bancaire. Dans une pile de lettres, elle découvrit l'adresse de Frédérique. Elle trouva même des photographies dans une boîte ciselée. Les photographies des vacances. Elle emporta celle qui montrait Frédérique, de l'eau jusqu'aux chevilles dans la Robe Fantaisie, et empoigna sa valise informe.

LA ROUTE

Des roues caoutchoutées, silencieuses et affairées. La mouture rythmée de la combustion, l'évaporation des fumées. Les peintures métallisées bleues et vertes portant initiales énigmatiques. Coline a réservé une place dans la dernière micheline.

Très doucement, elle quitte la gare, puis la ville. Elle colle ses mains à la vitre pour les rafraîchir. Il y aura bientôt la maison devant elle. Elle entendra une voix, une voix triste qu'accompagnera la harpe. Les persiennes seront-elles fermées ? La véranda invisible ? La cave condamnée ? Frédérique murmurerà : « Ces choses que nous avons faites. »

La micheline s'arrête dans une gare déserte. Coline achète une carte de la région. Elle se repère. Elle doit prendre cette route-là.

Pas de lune. Pas d'ampoule pour borner la chaussée. Coline marche en levant haut la main dès que passe une voiture. Elle marche longtemps. Parfois, elle frotte une allumette pour consulter la carte.

C'est une voiture noire qui la klaxonne. Une grosse femme passe la main par la portière. Elle questionne puis elle ordonne de monter. Elle a les mains gantées d'une criminelle, la cigarette aux lèvres. Elle montre à Coline comment négocier telle ou telle courbe dangereuse. Elle se plaint de la mauvaise visibilité. La radio passe des rengaines et même *La Marseillaise*. Une voix débite les informations avec une persévérance de cigale.

Mais la présence incubatrice, la chaleur enveloppante que diffuse la grosse femme s'insinue chez Coline entre veste et peau.

Elles passent devant des maisons ; des cours fleuries et la surface polie des murettes, l'architecture presque étrangère

sont là pour préparer Coline à la joie infinie. Ces statues immobilières, vendues ou louées, elle voudrait les couvrir de roses. Chaque maison peut être celle de Frédérique. Chaque fleur pourrait devoir sa couleur à l'attention qu'elle lui accorde.

Coline s'endort, lourdement. Sa tête roule.

LA MAISON

Ouvrir la grille, traverser la rangée de tulipes vertes, contourner la voiture garée. Coline sait déjà la combinaison sur la plaque métallique à laquelle une vis manque. Il y a une piscine, rustinée, profonde et presque vide, et la corde d'une balançoire qui gémit la sourdine de la rouille. Une Oasis en miniature autour de cette flaque d'eau captive où Frédérique doit se plonger aux rares soirées de canicule.

Sous cette galerie, celle que forme la boule d'une aubépine, Coline se cache. Il y a déjà des abeilles, mais plus fortes, bien plus vigoureuses que celles qui piétinent les tombes, usent leur salive et leur trompe ampoulée sur les fleurs imperméables. Celles-là sont pleines d'ambrosie, gorgées de cette sève que l'on appelle brute et qui sent, lorsqu'on approche la bouche, comme une pâtisserie fraîche et mielleuse.

Voilà ce que disent la piscine, et les guêpes mortes qui flottent à sa surface, irrémédiablement noyées, incapables, ces cousines meurtrières, de boire toute la mer.

Mais elle n'avait pas vu cela : une bouée, une bicyclette dont la roue voilée est munie de roulettes. Une niche, une gamelle métallique contenant deux ou trois cuillerées de pâte sèche. Des chaussures de gymnastique. Deux paires de chaussures de gymnastique : l'une portant sur la semelle une gravure en forme de 41. L'autre 24.

La terreur, la même terreur que celle qui l'avait gagnée et perdue sur l'île. Coline brouille en hâte cette vision. Accroupie et la tête dans les paumes, elle entend de mystérieuses voix. Elles se ressemblent toutes. Elles sont au moins trois, effilochées par la grille forgée qui condamne la fenêtre. Elles sont trois que Coline pourrait sans peine reproduire sur une partition. La première, elle l'inscrirait sous la ligne inférieure de la page à musique. Elle serait chantée par une basse en tenue de scène. La seconde voix appartiendrait à une flûte, une

sopranino, que l'on pourrait cacher derrière la conque de l'oreille. La troisième voix, la dernière, viendrait d'une harpe fendue, à la hampe brisée, mais une harpe tout de même, dans sa blancheur vibrante, dans sa pureté usurpée à des mélodies moins terrestres.

La mémoire a surgi comme la maison à la pointe de la route quand la voiture noire s'en allait. Et Coline est entrée. Elle s'est tapie derrière les aubépines, a écouté les voix qui se déchiraient aux grilles de la fenêtre. Coline est une statue abîmée. Ses chaussures sont pleines de terre. Mais c'est la boue de Frédérique, c'est l'eau qu'elle a regardée tomber, c'est la terre qu'elle a vue voler avec cette nonchalance de poussière qui contient, dit-on, tout ce qui retourne, après que la vie en a fait la dépense, à une fumure blasée.

Si elle peut se cacher dans une recherche précieuse des attitudes serpentine, si elle peut se couler et disparaître, Coline, restera tout de même la valise avec ses serrures inutiles que jamais personne ne songerait à forcer, et qui contient les pierres, les matières précieuses qui font toute l'archéologie de sa passion : l'agate, la sanguine, la fleur de mer, toutes sauvées de justesse.

L'URNE

Coline est assise sous la haie d'aubépines. Frédérique a ouvert la porte de la maison, préparé ses clés, soigneusement verrouillé. La maison est vide, Frédérique seule. Elle descend les marches qui mènent à l'allée gravillonnée. Plus rien dans son allure ne porte la trace des leçons de Coline : sa tête est basse. Une robe blanche imbécile colle à sa poitrine. Elle ouvre la grille et sort la voiture.

Je suis assise sur la margelle de la piscine. Tu viens de partir pour une course. Je mange la terre qui a la saveur de ton haleine. Tu es partie pour dix minutes, peut-être plus à cause de la circulation. Je regarde ma montre trotter, les secondes éperdues, incapables, haletantes. Tu ne peux plus me rendre la poussée aveugle qui submergeait la digue. Mais tu pourrais me rendre la ductilité, la plasticité d'une âme encore toute vague qui se cramponne à la bouée de sa mémoire. Si, d'aventure, je continuais à vivre, si tu persistais à te développer comme la pieuvre de la façade, à prendre tout à la fois dans tes serres, sans trier, l'ordure, la fange, la guerre, j'essaierais de te parler et de te revoir.

La piscine est une mare crapuleuse. Qui donc as-tu baigné ? Qui as-tu sauvé d'une autre noyade ? Quelle médaille pend sur ta poitrine ?

La trame perplexe de notre histoire s'est déchirée. De ta voix, j'avais fait des prétentions de chanteuse. Je ne sais pas si je me suis menti. Les forces maintenant désappointées de ma vie ne suffisent plus. Et toi, quelle connaissance nostalgique ou haineuse as-tu encore de moi ? Tu devrais me voir, je joue à exagérer mon ébriété. J'ai tellement soif. Il est plus de

11 heures. Tu vas rentrer. Et mon heure sacrée, mon heure de mosquée, ma patience de synagogue, je vais les remiser, faire éclater la chaîne de montre et enterrer là, juste sous les tulipes, les aiguilles qui furent la seringue de mes drogues. Et ma passion mathématique, de positive et enflammée, d'espérant et enthousiaste, porte maintenant une barre de négation. Je t'ai vue, et comme cela tu es morte. Tu vois, je suis plus forte que la mer et l'abeille réunies.

Ne rentre pas. Surtout ne me vois pas. J'ai creusé une petite tombe pour la Robe Fantaisie. Là j'ai déposé l'urne, la fleur de mer, les deux portions de l'agate et jeté la sanguine dans l'eau qu'elle teint déjà.

Ne reviens pas tout de suite, je m'en vais, je dois retrouver la voiture noire et la femme gantée. Tu m'as reconnue. Tu rates la marche arrière. Ta voiture s'écaille sur la grille forgée. Qu'espères-tu trouver sous la banquette ? Viens souffler les cendres de la Robe Fantaisie. Ne fume pas, lâche cette allumette, c'est une brise de mer et la flamme s'éteindra. Rentre, tu as la tête mouillée. Et regarde la boue que tu sèmes sur les dalles. Prends la harpe si tu veux. Je t'entends, je t'entends encore. Je n'entends presque plus. Je n'entends plus.

